

Les dures conditions de vie des ouvriers au XIX^e siècle

Un document administratif, l'autre d'origine privée : regard croisé



Un « ouvrier-modèle », Jean Heitz : le regard du patron.

Lettre du 29 juillet 1862 : biographie de Jean Heitz, ouvrier à la fabrique, établie par les Pasquay, ses patrons, en vue d'obtenir pour lui une récompense. Transcription partielle (manque le début de la lettre). ADBR 57 J 189

Transcription (ADBR 57 J 189, lettre de Fritz Pasquay, 1862)

(...) en fréquentant l'atelier de midi à 9 heures du soir. La bonne conduite et l'assiduité de l'enfant attirèrent l'affection de ma famille où il trouva des conseils et des leçons d'écriture et de calcul pendant les heures du repos. Il en profita si bien qu'il avança successivement dans ses fonctions jusqu'à celle de contremaître qu'il exerce depuis quarante ans. Il resta l'unique soutien de sa mère aveugle jusqu'en 1839.

Tuteur de nombreux orphelins, il s'acquitta toujours avec un zèle et un désintéressement exemplaires de ces fonctions gratuites ; il gérait leurs petits patrimoines avec intelligence et désintéressement, et s'il lui est arrivé parfois de s'absenter des ateliers confiés à sa surveillance, cela n'a jamais été que pour soigner les affaires de ses pupilles.

Il a toujours témoigné une profonde aversion pour le cabaret et vécu chez lui avec une extrême sobriété, se nourrissant principalement de laitages et buvant de l'eau. Il doit à sa sobriété une santé de fer qui résiste malgré son âge avancé, à un travail incessant de 4 heures du matin à 9 heures du soir

Jamais il n'aurait quitté les ateliers avant que tout fut prêt pour reprendre sans arrêt le travail du lendemain, et c'était beaucoup dire pendant de longues années où le peu d'importance de l'établissement lui permettait de mettre son amour-propre à exécuter lui-même dans ses moments de loisir, de grand matin, le soir ou le dimanche, toutes les réparations qui pouvaient survenir.

A côté de la surveillance et du travail manuel, Jean Heitz soigne avec une ponctualité irréprochable les écritures de fabrique. Son attachement pour la famille de ses maîtres ne connaît pas de bornes. Elle alla si loin que dans des moments de crise où une partie des machines se trouvaient réduites au chômage, il réduisait de son propre chef ses appointements, dans la proportion qui lui paraissait équitable, et alors rien ne pouvait les lui faire accepter intégralement. Il fallait attendre de meilleurs temps pour lui restituer, dans une forme détournée, ce qui lui était légitimement dû.

Souvent de meilleures places lui ont été offertes dans des établissements plus importants. Il les a toujours refusées sans tirer de ces circonstances aucun parti auprès de ses chefs. Ce désintéressement est d'autant plus méritoire qu'il ne peut s'expliquer par le mépris de l'argent, car il a toujours géré son propre ménage avec une économie presque exagérée. Aujourd'hui qu'il est sur le point de se retirer pour cultiver ses propriétés, il passe pour une des habitants les plus riches de Coswiller, où il a acheté la maison de son premier maître, de celui chez lequel il a débuté sa carrière laborieuse, avec un salaire de quatre francs par mois.

Signé F. Pasquay, Pour Pasquay frères et Cie